
L'impossible intégration d'Ivan Šmelëv en France

Svetlana Maire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1056>

DOI : 10.4000/slavica.1056

ISSN : 2034-6395

Éditeur

Université libre de Bruxelles - ULB

Référence électronique

Svetlana Maire, « L'impossible intégration d'Ivan Šmelëv en France », *Slavica bruxellensia* [En ligne], 8 | 2012, mis en ligne le 18 juin 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1056> ; DOI : 10.4000/slavica.1056

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Les contenus de *Slavica bruxellensia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

L'impossible intégration d'Ivan Šmelëv en France

Svetlana Maire

- 1 Quitter son pays d'origine pour partir vivre ailleurs est toujours un bouleversement dans la vie d'un homme. L'arrivée dans un autre pays renvoie à la problématique de l'intégration, « l'opération par laquelle un individu ou un groupe s'incorpore à une collectivité, à un milieu »¹. Les analyses sur l'intégration doivent, à leur tour, tenir compte des conditions qui ont mené à l'installation de l'individu à l'étranger. En effet, il existe un fossé entre l'immigration volontaire, c'est-à-dire lorsqu'une personne fait le choix de quitter sa patrie pour un autre pays, et l'exil qui suppose un départ contraint. En effet, la notion d'immigration sous-entend l'installation d'une personne dans un pays étranger temporairement ou définitivement pour des raisons économiques et sociales, alors que l'exil consiste en un départ forcé qui « serait la conséquence d'une souffrance vécue sous toutes ses formes par un individu dans son pays d'origine »².
- 2 Dans le cas de l'écrivain russe Ivan Šmelëv, qui est arrivé en France en 1923, il s'agit bel et bien d'un exil étant donné les conditions de son départ de la Russie bolchevique. Or, bien qu'il ait vécu un quart de siècle dans sa terre d'accueil, l'écrivain ne s'y est jamais véritablement intégré, faisant le choix de rester en marge de la société française. Il reste à comprendre pourquoi Šmelëv n'a jamais pu s'y intégrer. Dans le présent article, je me propose de tenter de répondre à cette question en me basant sur les textes de l'écrivain. Pour ce faire, je retracerai tout d'abord, étape par étape, les raisons qui l'ont poussé à s'installer en France. Ensuite, je me focaliserai sur l'évolution de ses ressentiments durant



son exil. Enfin, dans la dernière partie, je mettrai en évidence quelques éléments de corrélation entre sa non-intégration dans la société d'accueil et son repli sur lui-même.

Les motifs de l'émigration

- 3 En novembre 1923, Ivan Šmelëv, écrivain russe de renom, accompagné de sa femme Olga, née Okhterloni, se retrouve à Paris. Il est complètement dérouté et désorienté. C'est son premier voyage à l'étranger. En effet, avant d'être contraint à l'exil, il n'a jamais quitté la Russie. Contrairement à ces Russes de la haute société qui faisaient de longs séjours en Occident, Šmelëv préférait se ressourcer en été dans le sud de la Russie, en Crimée. « Si on m'avait dit à l'époque, s'exclame le narrateur du récit *Sur les souches* [Na pen'kakh], (...) qu'un an plus tard je serais assis sur la rive d'un vrai océan, (...) entouré d'Européens et que moi-même je serais également une sorte d'Européen (...) – j'aurais claqué les dents et chassé ce délire. »³
- 4 Plus tard, il repensera souvent à cette sensation décrite dans le récit *Na pen'kakh*. Effectivement, il a du mal à réaliser que désormais, comme des centaines de milliers de ses compatriotes qui ont fui la Russie bolchevique, il est « apatride » dans un pays étranger. Cela est d'autant plus difficile pour lui qui, se sentant profondément russe, n'avait jamais envisagé de vivre en dehors de sa patrie. Issu d'une famille de vieux-croyants, Šmelëv est resté très attaché à ses racines russes. Alors que certaines familles issues des classes sociales favorisées, comme par exemple la famille de Vladimir Nabokov, préféraient engager des gouvernantes et des précepteurs anglais, français ou allemands, les parents de Šmelëv ont toujours privilégié la culture russe. Ainsi, dès son enfance, il s'est initié à la culture traditionnelle en côtoyant des ouvriers du bâtiment ou des artisans venant de toutes les *guberni*⁴ de la Russie centrale. Cela a largement conditionné la perception du monde du futur écrivain.
- 5 Son âge avancé au moment de quitter la Russie rend son départ d'autant plus pénible. En effet, au moment de la révolution russe, en 1917, il est âgé de quarante-quatre ans. Plus le temps passe, plus il lui devient difficile, voire inimaginable, de concevoir sa vie hors de Russie. La raison principale de son refus de quitter le pays est son fils unique Sergej, qui a rejoint l'armée blanche afin de se battre contre le régime bolchevique. Par ailleurs, la peine que lui cause son départ s'accroît aussi à l'idée de perdre son lectorat. Effectivement, il a dû attendre longtemps avant que son talent d'écrivain ne soit reconnu. Ses débuts littéraires datent des années 1890 avec la publication de *U meLnicu* (Près du moulin, 1894). Or, le succès n'étant pas au rendez-vous, Šmelëv s'en trouve découragé pour un long moment. Ce n'est qu'une décennie plus tard qu'il décide enfin de reprendre la plume. Il écrit plusieurs nouvelles, dont *Čelovek iz restorana* (Garçon !, 1911), son premier succès. En partant à l'étranger, il craint de redevenir cet écrivain sans public qu'il avait été et de retomber dans l'anonymat.
- 6 C'est pourquoi, au lieu de fuir à l'étranger lors de l'arrivée des bolcheviks au pouvoir, Šmelëv espère encore trouver un abri à l'intérieur de son pays. En 1918, il part avec sa famille s'installer sur la presqu'île de Crimée, qui est alors tenue par les Blancs, et y achète une maison avec une petite parcelle de terrain. Ainsi, il s'éloigne du régime qu'il désapprouve, tout en restant en Russie. En août 1920, il écrit le récit *Pušėčnoe vino* (Le Vin de canon) dans lequel les émigrés russes, réunis autour d'un dîner donné par Mme Boirenard dans la capitale française, apparaissent comme des personnes pitoyables et

malheureuses⁷. Par le biais du personnage principal, le journaliste Vjazov, l'écrivain va jusqu'à blâmer ces Russes partis vivre à l'étranger. Il leur reproche d'avoir trahi leur patrie, d'avoir été lâches.

- 7 Cependant, par la suite, cette conviction qu'a Šmelëv de ne pas pouvoir vivre en dehors de la Russie se trouve être ébranlée par les événements extérieurs. Durant l'automne 1920, « la terreur rouge » gagne la Crimée. L'écrivain est le témoin direct des atrocités commises par les bolcheviks à l'égard de la population locale. Son fils Sergej est victime de la nouvelle politique mise en place par les bolcheviks : il est arrêté le 4 décembre 1920 parce qu'il est officier dans l'armée blanche. Quant à l'écrivain lui-même et sa femme Olga, ils souffrent également de ce régime : comme la majorité des habitants de la Crimée à cette époque, les Šmelëv connaissent la funeste famine qui touche la région au cours des années 1921-1922. Ainsi, cette période fait prendre conscience à l'écrivain que sa Russie pré-révolutionnaire est en train de disparaître. Il en est de plus en plus convaincu, surtout après son séjour à Moscou que le couple Šmelëv a regagné en mars 1922. En regardant autour de lui, l'écrivain ne reconnaît plus ni son pays ni les personnes qui y habitent. Il constate la dégradation de l'homme russe : la perte des valeurs morales, le rejet de la religion. Par le biais du narrateur du récit *Dva Ivana* (Deux Ivan), l'écrivain exprime son amertume vis-à-vis des nouveaux slogans bolcheviques et fustige ces gens qui se sont détournés de Dieu :
- 8 Selon l'écrivain, la dégradation a également touché l'intelligentsia russe. Durant son dernier séjour à Moscou, Šmelëv est stupéfait par les positions conciliantes et serviles de l'intelligentsia envers les nouveaux maîtres du pays. Dans une lettre adressée à Vikentij Veresaev, on entend son cri d'amertume et de colère : « L'intellectuel russe s'est desséché et il est devenu ignoble ! »¹⁰
- 9 Par ailleurs, Šmelëv constate que la littérature se trouve affectée par la politique bolchevique : le lecteur a changé de visage et désormais toute œuvre doit répondre aux exigences de la commande sociale et savoir réagir aux changements socioculturels. Or, Šmelëv ne conçoit pas son activité littéraire dans le cadre de cette commande sociale. Il se plaint à Veresaev de ne pas être en mesure d'écrire dans ces conditions. Il a envie, en effet, de continuer à écrire selon son inspiration, sur les sujets qui le passionnent. Son refus de rejoindre le rang des écrivains aux ordres des bolcheviks est lourd de conséquences. Agissant de telle sorte, Šmelëv se condamne en effet, en se fermant toutes les voies, à rester sans lecteur.
- 10 Ainsi, Šmelëv se livre à ce triste constat : il doit se résoudre à quitter son pays. L'écrivain commence, en effet, à suffoquer dans cette nouvelle Russie. Il finit alors par accepter la proposition d'Ivan Bunin de venir avec sa femme Olga passer quelque mois dans le sud de la France, prétextant devoir recouvrer la santé. Par ailleurs, sa décision de quitter la Russie est motivée par des rumeurs selon lesquelles son fils aurait été aperçu en Occident. Mais il se reconforte : ce ne sera que temporaire.
- 11 À cette époque, il n'est pas facile de franchir les frontières de l'URSS. Malgré l'assouplissement des conditions de départ pour l'étranger, il faut fournir aux autorités soviétiques une lettre de recommandation d'une personne pouvant se porter garant pour vous en attestant que vous allez bien rentrer au pays. Šmelëv sollicite pour ce service le critique littéraire et membre du parti Nikolaj Klëstov-Angarskij qui bénéficie de la confiance des dirigeants bolcheviques.

- 12 En novembre 1922, pour des raisons de facilités administratives, le couple arrive à Berlin. En décembre, Bunin parvient enfin à obtenir un visa français pour les Šmelëv. Il récolte également des fonds afin d'aider matériellement l'écrivain totalement démun¹¹.

Son installation en France

- 13 Durant les premiers mois de son séjour à l'étranger, Šmelëv semble retrouver un équilibre physique et moral. L'écrivain est obligé de convenir que l'air de l'Europe, après les horreurs de la Russie soviétique, lui est bénéfique. En juin 1923, les Šmelëv s'installent pour quatre mois chez les Bunin, dans leur villa Mont-Flery de Grasse. La blessure morale guérit, Šmelëv reprend des forces, le rythme de la vie en Occident s'avère apaisant pour lui. Il écrit à Aleksandr Kuprin le 13 juin 1923 : « Cela fait déjà quelques semaines que nous passons à Grasse, et l'ambiance est si légère que le temps passe vite, sans que l'on s'en aperçoive.¹² » Natal'ja Solntseva note également dans la biographie consacrée à Šmelëv que « la vie à Grasse faisait revenir Šmelëv à son état normal, là-bas il avait retrouvé le goût de la vie, de ses joies simples »¹³. Šmelëv ne tarit pas d'éloge à l'égard de la France : « Ici, l'histoire se trouve en dessous de chaque pierre. (...) Ici l'or sort de la pierre pour ensuite se répandre sur les olives, les oranges, les abricots, sur tout. »¹⁴ L'été suivant Šmelëv quitte Paris pour aller dans les Landes en compagnie de sa femme. L'écrivain s'y sent tellement bien qu'il en vient même à comparer le paysage landais avec celui de la Crimée. Dans sa lettre du 10 mai 1924 à Aleksej Kartašev, il s'exalte : « Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point c'est extraordinaire ici ! Et malgré la proximité de l'océan, on se sent comme dans la région de Kaluga »¹⁵. Cette ambiance est pour lui une invite à la poésie : « Et le silence. Et l'océan. Et le soleil qui s'y noie. »¹⁶ De même, l'ambiance de Capbreton lui fait penser à la région de la Volga, il s'y sent « comme dans les forêts-sables de la vieille région russe de la Volga... »¹⁷
- 14 Après avoir goûté à cette vie paisible qui contraste tellement avec les atrocités, la misère et la famine qu'il a connues en Russie, Šmelëv réalise qu'il ne sera pas en mesure de rentrer dans son pays natal. La confirmation de l'assassinat de son fils par les bolchevics renforce cette décision. En 1924, il écrit alors une lettre à Klëstov-Angarskij où il explique sa décision de non-retour : « Maintenant, puisque je sais que l'on m'a pris et tué mon fils, je ne suis plus en mesure d'accepter le moindre mot, même bienveillant, du pouvoir au nom duquel un grand nombre d'atrocités ont été commises. »¹⁸
- 15 Cependant, l'effet de sublimation¹⁹, qui touche la majorité des expatriés au moment de leur venue dans le pays d'accueil, est de courte durée. Ces moments ne constituent pour lui que des parenthèses de bien-être qu'il referme très rapidement. L'écrivain ne parvient pas à oublier qu'il est en exil. Dès lors, l'ambiance apaisante cède la place à une période de misère, qui à son tour provoque un sentiment d'humiliation. À l'arrivée de l'automne, le couple rejoint la capitale française et c'est un Paris gris et pluvieux qui les accueille. Šmelëv évoque son ressentiment dans une lettre adressée à Zinajda Gippius : « Je suis à Paris et il fait très humide »²⁰. Cette ambiance grise extirpe l'écrivain de son rêve européen et l'amertume succède à la sublimation des premiers mois.
- 16 À Paris, Šmelëv côtoie d'autres exilés russes et remarque que la plupart d'entre eux, tout comme lui, sont perdus, privés d'oxygène, habités par une agitation qui n'a pas de sens.
- 17 Le sentiment d'inconfort éprouvé par Šmelëv a également pour cause l'hostilité des Occidentaux. En arrivant en France, il espérait trouver de la compassion de la part de ses

habitants. Or, dès les premiers jours de son arrivée, il a du se confronter à leur indifférence. La scène qui se déroule entre un émigré fraîchement arrivé à l'étranger et deux Occidentaux dans le récit *Na pen'kakh* en est une bonne illustration.

- 18 Dans ses textes de cette période, Šmelëv fait entendre au lecteur la voix d'un apatride en Occident³¹. Ce statut d'apatride est humiliant pour lui, comme pour tous les autres réfugiés : il est difficile pour eux d'être privés de presque tous les droits civiques et d'être socialement déclassés. C'est en quelque sorte une descente aux enfers pour les exilés russes, broyés par les rouages de la machine administrative. Le narrateur du récit *Teni dnei* (*Les Ombres des jours*) évoque la froideur et l'enfer bureaucratique de son pays d'accueil. Désormais, à l'étranger, renvoyé d'un bureau à l'autre, les émigrés russes sont obligés de passer leur temps à remplir des formulaires administratifs que le narrateur qualifie de « questionnaires infects »³². Les Russes ont l'impression d'être traités comme des esclaves. Après avoir fait le tour des instances administratives, le narrateur du récit s'exclame, plein de lassitude : « Je suis de nouveau un esclave... »³³ Leur statut d'étranger les met au ban du reste de la société française. Par ailleurs, une certaine incertitude identitaire persiste : ils se sentent toujours menacés, ils ont peur d'être privés d'identité à tout moment ou de la perdre. En effet, ils ont bien appris la leçon : sans cette carte d'identité une personne ne représente rien à l'étranger.
- 19 Enfin, une autre raison du malaise qui ne quitte plus l'écrivain est la précarité matérielle endémique dans laquelle il vit alors. En effet, les biographies consacrées à Šmelëv s'accordent sur un point : sa vie en exil fut extrêmement difficile sur le plan matériel³⁴. De ses premières années d'émigration à sa mort, Šmelëv a vécu dans la misère. Les soucis du quotidien épuisent son temps et ses forces : chaque jour, il faut penser à manger, se loger, chauffer l'appartement. Venu exprimer son admiration pour l'écrivain en janvier 1924, Mann est touché par les conditions de vie de son confrère russe, lequel vit à Paris dans « un logement de pauvres, rue Chevert dans le VII^e arrondissement »³⁵, témoignage matériel « d'un cruel manque de ressources pécuniaires »³⁶. Les premières années, il vit grâce aux dons et à la vente de ses articles dans les journaux et les revues de l'émigration. Mais les honoraires littéraires ne permettent pas de mener une existence digne. Par ailleurs, plus le temps passe, plus il devient difficile aux écrivains et poètes russes en exil de gagner leur vie grâce à la publication de leurs écrits. En effet, de plus en plus de maisons d'édition russes installées à l'étranger mettent la clé sous la porte. À partir des années 1930, Šmelëv, comme d'autres de ses confrères, ne peut plus compter sur des allocations mensuelles versées par des Fondations littéraires créées en Tchécoslovaquie ou en Yougoslavie. Le 15 décembre 1945, il écrit dans une lettre adressée à Oľga Bredius-Subbotina : « J'ai connu la misère tant de fois ! (...) au cours de ces cinq dernières années que je n'ai rien pu gagner (...) je n'ai de plus pas eu accès aux honoraires versés par les maisons d'édition étrangères. »³⁷
- 20 Dès lors, en réaction au sentiment d'être étranger et suite aux problèmes liés à l'intégration, l'immigré peut adopter plusieurs comportements de rejet³⁸. Dans le cas de Šmelëv et la plupart de ses compatriotes arrivés à la même période, cela se traduit par l'animosité envers la France et les Français, le refus d'intégration. Durant son exil, Šmelëv fréquente exclusivement les membres de la diaspora russe. Il se rapproche même des confrères comme Kuprin ou Konstantin Baľmont, dont il n'était pas proche en Russie.
- 21 Šmelëv se complaît dans l'idée d'être différent. Comme la plupart de ses compatriotes, surtout les représentants de l'ancienne génération, il est convaincu de l'existence de la

fameuse « âme slave »³⁹. Cela le conduit à croire à son tour que les critères esthétiques et moraux de la communauté russe à l'étranger ne permettent pas de fusion avec les idées venues de l'extérieur. Šmelëv est convaincu qu'un fossé sépare les Russes des Occidentaux qui sont perçus par les premiers comme des matérialistes, incapables de s'adonner au plaisir spirituel et cherchant toujours le profit. Monsieur Roget du récit *Pticy* ou encore l'homme d'affaires français du récit *Rossija* (Russie) illustrent cette image représentative de l'homme européen. Dans la description de leur apparence, l'écrivain tient à mettre en lumière leur aisance matérielle acquise par leur sens de l'entrepreneuriat. Le vocabulaire choisi soigneusement par l'auteur souligne l'aspect repoussant des hommes d'affaires européens : plusieurs fois le narrateur le traite de gros (« *tolstjak* ») aux dents en or (« *s zolotyimi zubami* »)⁴⁰. Dans ce portrait des entrepreneurs occidentaux, leur petite taille est bien plus qu'un détail descriptif. En les décrivant de la sorte, Šmelëv veut faire de cette caractéristique physique un défaut moral. Par ailleurs, les yeux de ces entrepreneurs sont considérés comme les révélateurs de l'âme humaine. La couleur sombre des yeux des Européens contraste avec la couleur claire et lumineuse des yeux « jeunes, vifs, clairs »⁴¹ des jeunes Russes dépeints dans *Na pen'kakh*. Pour Šmelëv, l'homme d'affaires occidental cherche constamment le profit par tous les moyens, c'est pourquoi l'adverbe *plutovato* (de façon rusée) est à plusieurs reprises accolé aux actions servant à dépeindre son comportement. Dès lors, les qualités comportementales de l'homme comme le sens des affaires ou leur flair commercial, fortement appréciés dans la société occidentale, représentent un défaut aux yeux de Šmelëv. La rationalité des Européens et leur pragmatisme conduisent l'écrivain à ne pas vouloir s'assimiler à cette vie et à dresser intentionnellement une barrière entre lui et les Occidentaux : « Ce ne sont pas nos pêchés. C'est l'Europe qui a pêché ! »⁴²

- 22 Selon l'écrivain, cette course aux profits est la cause principale du détournement des Européens de leur culture et de leurs traditions. L'émigré russe du récit *Na pen'kakh*, rédigé sous la forme d'un échange épistolaire, expose ses réflexions à propos de la situation en Occident à son correspondant, un châtelain écossais James W. Good : « Vous parlez de la culture, cher mister Good. Mais où est votre culture ? (...) Il n'y a plus de Dieu en Europe et la culture est morte (...). »⁴³ Cet émigré russe, dont on apprend par la suite qu'il était professeur d'histoire de l'art antique, tâche d'expliquer que le respect de la culture ne se réduit pas à dépoussiérer les objets de valeurs dans les musées, mais que cela consiste également à avoir de la mémoire, connaître l'origine des rites et des traditions. Or les Occidentaux ont perdu depuis longtemps cette mémoire. Si les Français continuent toujours à acheter des pâtisseries en forme de bûche pour Noël, c'est par pur automatisme, parce que cela fait partie de la fête, dans l'ignorance de leur raison d'être : « Mais ils achètent toujours des sabots de Noël, (...), des lapins en chocolat et on met sur la table des bûches en sucre. Pourquoi ? – Ils l'ont oublié. »⁴⁴ C'est donc tout le contraire de la communauté russe qui s'autoproclame gardienne des traditions du Siècle d'Argent ainsi que de la culture traditionnelle russe. Le reporter de guerre et historien Vladimir Abdank-Kossovskij s'est exprimé à ce sujet dans le journal *Vozroždenie* : « Aucune autre émigration (...) n'a jamais reçu un tel ordre strict de faire perdurer et de développer la culture du Siècle d'Argent que la Rus' en exil. »⁴⁵
- 23 Le rejet de l'Occident rend l'écrivain extrêmement critique vis-à-vis de Paris et de ses habitants. Ainsi, dans la perception de Šmelëv, Paris est une ville à double facette. La première facette est superficielle. Lors des premiers instants, la capitale française ne manque pas d'émerveiller le visiteur. C'est un éclat éphémère et le visiteur découvre

l'autre facette, plus sombre et lugubre. L'archétype de ce comportement est le Cosaque Buraev. Le narrateur de *V'ezd v Pariž* (L'Entrée à Paris), débarqué tout juste de Hongrie à la Gare de l'Est, est submergé par les premières images de la capitale française. « Formidable ! Superbe... ce Paris. »⁴⁶ - s'exclame le Cosaque qui peine à trouver ses mots devant un tel éclat. Mais, cet effet se révèle de courte durée, car en y regardant de plus près, Buraev ne voit que l'hostilité de cette ville et de ses habitants.

- 24 Dans ses ouvrages du cycle européen, Šmelëv souligne, en effet, l'aspect agressif de la capitale française, et à travers elle, de toutes les villes européennes. Les principaux facteurs dérangement sont une odeur repoussante, le bruit, le rythme infernal et les couleurs trop agressives. Ainsi, la capitale française le repousse par ses « vapeurs de pourriture nauséabondes »⁴⁷. Dans un autre récit, Šmelëv évoque « une odeur étouffante d'écurie, d'étable, une odeur âcre d'essence et de transpiration humaine »⁴⁸. Dans la perception de l'écrivain, Paris est rempli de sons destructeurs, disharmonieux, oppressants, véhiculant le bruit de la foule qui écrase l'homme :
- 25 Par ailleurs, le cycle européen de Šmelëv fait émerger les thématiques de l'absurdité de la vie, de la mort ou encore de l'enfer. Pour cela, dans la description de la capitale française, l'écrivain réduit la palette chromatique à trois couleurs : un blanc froid, un noir funèbre et un rouge-feu. Le blanc transparent se réfère à l'absence de vie, au vide, à la tristesse : « Je regarde, envahi de tristesse : à droite, en bas, les Champs-Élysées, vastes, vides, illuminés ; la lumière est livide et triste (...). »⁵⁴ Ainsi, les feux pâles et tristes de la capitale française éclairent la route qui mène vers un vide. Cette ville est donc perçue comme la mort. Šmelëv recourt au noir afin de créer une ambiance funèbre qui règne dans la capitale française. Le narrateur du récit *Teni dnei*, qui avance en courant de la Place de l'Étoile vers les Invalides en passant par les Champs-Élysées, fait part au lecteur du « ciel, noir comme de la suie », de la « glace sale », des « maisons sombres, aveugles », d'une « forêt, des arbres noirs ». Le noir est également associé à la perte de repères de l'émigré russe dans ce pays étrange. Le noir du ciel, où « on ne voit pas une seule étoile »⁵⁵, l'empêche en effet de voir le moment de la journée : « le soir ou la nuit – je ne sais plus »⁵⁶ ou encore « je me trompe, je ne sais plus ce qui est à moi... »⁵⁷ La thématique de la mort à Paris est secondée par une autre thématique tout aussi importante, celle de l'enfer sur terre. Cette fois-ci c'est grâce à la couleur rouge-feu telles les flammes de Satan que l'écrivain parvient à créer cette image. Dans la description de Paris donnée dans le récit *Teni dnei*, Šmelëv opte pour un rouge néfaste qui fait des ravages au fil du temps.

Le repli sur soi et le retour vers les valeurs religieuses

- 26 Le malaise dû à la vie en exil s'accroît avec les années et conduit l'écrivain à se replier sur lui-même. Les Occidentaux le repoussent, mais il ne retrouve pas non plus de chaleur ni de gentillesse auprès des représentants de la communauté russe installée à Paris. Il est forcé de constater que la précarité de la vie en exil de la plupart des représentants de l'émigration russe a fait ressortir les défauts de leur personnalité. Là-dessus, son opinion rejoint la remarque d'Irina Odoevceva à propos de ses compatriotes : « Les Russes en émigration – et à Berlin, et à Paris – ne sont pas du tout les mêmes qu'à Saint-Pétersbourg. Je ne les reconnais pas. Je ne parviens pas à bien m'entendre avec eux. »⁵⁸ La même idée est d'ailleurs mise en exergue par Nadežda Teffi dans l'un de ses récits, intitulé *Gorodok* (Une petite ville)⁵⁹, où elle ironise avec beaucoup d'amertume sur l'état d'esprit de cette communauté russe. L'auteur de ce texte satirique regrette le temps où

les Russes se montraient véritablement unis et solidaires aux moments des pires catastrophes de leur existence. Elle constate que dans le milieu des émigrés russes du début du xx^e siècle, cette solidarité est malsaine étant donné qu'elle est fondée non sur l'amour envers son prochain, mais sur un sentiment complètement opposé fait de haine et d'envie.

- 27 Ainsi, en ce qui concerne, Šmelëv, à partir de la fin des années 1920, ses relations avec les membres de la diaspora se dégradent. En 1929, l'écrivain prend la décision de mettre fin à sa collaboration avec *Vozroždenie*, le journal de l'émigration russe avec lequel Šmelëv travaillait très étroitement⁶⁰. Cette rupture est due à des désaccords esthétiques avec la rédaction du journal à cause de l'influence de plus en plus grande de Vladislav Khodasevič et Sergej Makovskij. Šmelëv est blessé par le fait que ses articles subissent des corrections et des coupures sans qu'il en soit informé. Par ailleurs, avec les années, l'écrivain devient *persona non grata* au sein de la diaspora en raison de ses opinions politiques⁶¹.
- 28 Désormais, Šmelëv se tourne vers la spiritualité. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il revient à ses premières valeurs, parce que l'écrivain a toujours été une personne profondément croyante. Néanmoins, les événements de la vie personnelle et la situation en Russie bolchevique avaient ébranlé les convictions religieuses de l'écrivain. En voyant les horribles souffrances du peuple russe, il refusait de croire que Dieu pouvait laisser la situation dégénérer de la sorte. Ses ouvrages écrits soit en Russie après 1915, soit durant les premières années en exil, véhiculent l'idée de vendetta contre les bolcheviks. Dans *Eto bylo* (Cela fut) et *Solnce mërtykh* (Le Soleil des morts), Ivan Šmelëv s'octroie le droit de jouer le rôle du Christ, de se substituer à lui en fonction des événements. Cependant, avec le temps, l'écrivain éprouve de nouveau le besoin de se tourner vers la religion pour trouver un certain apaisement.
- 29 À partir des années 1930, ce sont ses souvenirs du bonheur perdu et du pays abandonné qui seront à la base de la plupart de ses textes. La thématique européenne n'y apparaît que sporadiquement. La Russie est placée au centre de ses œuvres parmi lesquelles il faut citer *Leto Gospodne* (L'Année du Seigneur, 1927-1948), *Bogomoĭe* (Le Pèlerinage, 1931) ou encore *Puti nebesnye* (Les Voies célestes, 1935-1948). À travers ces ouvrages, l'écrivain tente de ressusciter l'ancienne Russie censée faire contrepoids à la Russie soviétique, perçue par l'écrivain comme un pays satanique : « Là, où Dieu n'existe pas – la Bête apparaîtra. »⁶² – déclare Šmelëv dans son article-manifeste « Duša rodiny » (L'âme de la patrie). Selon sa vision, la religion permet de ne pas déraciner l'homme de l'humain. Dès lors, l'écrivain oppose la Russie soviétique, dont les nouveaux maîtres détruisent les églises et font tout pour détourner le peuple de la religion, à une Russie orthodoxe pré-révolutionnaire.
- 30 Dans les écrits de cette période, Moscou, où il a passé son enfance et sa jeunesse, acquiert le statut d'un personnage à part. L'étude de ces ouvrages révèle que Šmelëv se sert des mêmes procédés dans la reconstitution des images de sa ville natale que pour Paris. Comme dans la description de la capitale française, les détails d'ordre sensoriel viennent largement compléter la description purement architecturale. On remarque toutefois que, bizarrement, les mêmes facteurs comme le bruit ou le tohu-bohu ont une connotation différente sur les plans émotionnel et affectif. Dans la représentation de Moscou, qui réunit des traits modernes et provinciaux, ces facteurs servent à véhiculer toute une palette d'émotions positives. Ainsi, l'agitation dans les rues de la ville natale de l'écrivain a des aspects festifs et joyeux. Cela est perçu comme une hymne à la vie.

- 31 Les aspects sonores prennent aussi une place dominante dans la description de la ville natale de l'écrivain. On se rend compte que l'ambiance moscovite est remplie de bruit. Mais, insiste Šmelëv, ce n'est pas le bruit industriel de Paris. Il s'agit du carillon des cloches faisant partie intégrante de l'image de Moscou. Ce n'est donc plus un bruit agressif, mais un bruit mélodieux de cloches qui vous rassure et qui vous rappelle à tout instant l'importance des traditions et de la mémoire.
- 32 De même, la palette chromatique joue un rôle important dans la reconstitution de la fresque moscovite. Les couleurs symboliques de la religion orthodoxe comme le doré, le blanc ou encore le vert y prennent une large place. Šmelëv opte par ailleurs pour des couleurs pastel censées véhiculer tout son amour et sa tendresse envers sa patrie. Une fois de plus, l'agressivité du rouge et du noir parisiens cède place à une gamme de couleurs pastel qui flattent l'auteur et l'envoûtent à tel point qu'il n'est plus en mesure de détacher son regard du paysage qui s'offre à lui.
- 33 Selon Ivan Il'in, son ami Šmelëv a formidablement bien réussi à recréer la vie des Russes à travers ses ouvrages de la dernière période : « La Russie et l'orthodoxie sont montrées ici à l'aide de la force de l'amour clairvoyant »⁶⁷, déclare le philosophe. À la même époque, un autre confrère de Šmelëv, Kuprin, attirait l'attention sur son côté profondément russe : « Šmelëv est un véritable Moscovite, avec le parler moscovite, avec l'indépendance d'esprit moscovite et sa liberté de pensée. »⁶⁸ Les derniers écrits de Šmelëv deviennent très rapidement des livres de chevet pour les émigrés russes, car les images de cette Russie leur permettaient de reprendre des forces morales et d'oublier tous les tracas du quotidien difficile⁶⁹.

Conclusion

- 34 Comme nous avons pu le voir, durant son exil, l'évolution des états d'âme de Šmelëv passe par quatre stades : l'apaisement auquel succède le sentiment d'inconfort qui avec le temps se transforme en rejet de la terre d'asile et enfin le repli sur soi. Dès lors, sa vie en exil constitue un échec d'intégration à la société française.
- 35 Cet échec d'intégration peut être attribué premièrement à des facteurs liés à la personnalité de l'écrivain. On peut obliger un migrant à respecter des codes socioculturels nouveaux mais il est impossible de le forcer à se détacher de ses racines. En effet, l'intégration ne se décrète pas, elle nécessite la volonté d'y parvenir et cela a fait défaut à Šmelëv. Malgré les changements dans ses rapports avec sa terre d'asile, l'écrivain ne souffrait pas d'une quête identitaire comme, par exemple, les représentants de la jeune génération, arrivés en France alors qu'ils étaient enfants. Ces derniers devaient se définir entre un passé russe et un présent français. Pour Šmelëv, cela était clair : il a toujours revendiqué son identité russe. Hanté par les images de la Russie, il est resté inconditionnellement attaché à son pays. La nostalgie, le mal de pays ont rendu son intégration à la société française impossible.
- 36 Deuxièmement, la non-intégration de l'écrivain a également été conditionnée par des facteurs liés au groupe autochtone dominant, en l'occurrence la société française, et à sa position vis-à-vis de ce groupe. Pour une intégration réussie, comme le rappelle Jean-Pierre Tabin, il est indispensable « qu'il y ait une dynamique d'échange entre étranger et autochtone, que l'étranger participe de manière active à l'ensemble des activités de la société, qu'il adhère individuellement aux règles de fonctionnement et aux valeurs de la

société d'accueil ; qu'il respecte ce qui fait l'unité et l'intégrité de la communauté dont il devient partie, etc. »⁷⁰ Or, comme je l'ai démontré plus haut, la plupart de ces conditions n'ont pas été réunies dans le cas de Šmelëv. On peut noter ici d'une part la quasi-absence d'interrelation entre l'écrivain, les autres exilés russes et la société française, et d'autre part l'absence de partage de points de vue sur leur vision du monde et de références culturelles.

- 37 Dès lors, la vie d'Ivan Šmelëv, cet éternel émigré meurtri par la séparation forcée d'avec son pays d'origine, s'est réduite à la simple existence d'un déraciné.

NOTES

1. Tabin J.-P., *Les Paradoxes de l'intégration. Essai sur le rôle de non-intégration des étrangers pour l'intégration de la société nationale*, Édition de l'EESP, Lausanne, 1999, p. 9.
2. Mambenga-Ylagou F., « Problématiques définitionnelle et esthétique de la littérature africaine francophone de l'immigration », in : *Cauce*, n° 29, 2006, p. 275.
3. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh* (Sur les souches), in : *Polnoe sobranie sočinenij* (Œuvres complètes) en 12 volumes, vol. 6 : 1923-1924, Sibirskaja blagozovonnica, Moscou, 2008, p. 294.
4. Les *guberni* sont des entités territoriales dans la Russie prérévolutionnaire qui correspondent approximativement à des régions.
5. Les « *baranki* » sont des pains secs de forme ronde.
6. Šmelëv I. S., *Avtobiografija* (Autobiographie), in : *Polnoe sobranie sočinenij... [12 vol.]*, *Op. cit.*, vol. 3, p. 503.
7. Šmelëv I. S., *Puščnoe vino* (Le Vin de canon), in : *Sobranie sočinenij* (Œuvres complètes) en 5 volumes, 8^e volume supplémentaire, Russkaja kniga, Moscou, 2000, pp. 521-524 ; publié initialement dans le journal *Jug Rossii*, du 27 août 1920, n° 114 (307), p. 2.
8. Šmelëv I. S., *Dva Ivana* (Deux Ivan), in : *Polnoe sobranie sočinenij... [12 vol.]*, vol. 6 : 1923-1924, p. 255.
9. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh*, *Op. cit.*, p. 318.
10. Šmelëv I. S., *Poslednij moj krik - spasite!* (Mon dernier cri – au secours !), in : *Pis'ma I. S. Šmelëva V. V. Veresaevu. Vstreči s prošlym*. (Lettres d'I. S. Šmelëv à V. V. Veresaev. Rencontres avec le passé), Russkaja kniga, Moscou, n°8, 1996, p. 175.
11. Selon Nataĭja M. Solntseva, Ivan Bunin vend les billets à la soirée de lectures publiques d'Ivan Šmelëv alors que l'écrivain n'est pas encore arrivé à Paris. Cf. : Nataĭja M. Solntseva, *Ivan Šmelëv. Žizn' i tvorčestvo* (Ivan Šmelëv. La vie et l'œuvre), Èllis Lak, Moscou, 2007, p. 106.
12. Kuprina K. A., *Kuprin - moj otec* (Kuprin - mon père), *Khudožestvennaja literatura*, Moscou, 1979, p. 236.
13. Solntseva N. M., *Op. cit.*, p. 107.
14. Kuprina K. A., *Op. cit.*, p. 236.
15. Cité d'après « *Vstreča* » (La rencontre), in : *Konstantin Baĭmont - Ivanu Šmelëvu. Pis'ma i stikhotvorenija 1926-1936* (Konstantin Baĭmont à Ivan Šmelëv. Lettres et poésies 1926-1936), préparation des textes et commentaires effectuées par Azadovskij K. M., Bongard-Levin G. M., *Sobranie*, Moscou, 2005, p. 11.
16. *Idem*.

17. Lettre de I. S. Šmelëv à Aleksej V. Kartašev du 28 mai 1924, in : *Ibid.*, p. 11.
18. Voir : Kutyrina J. A., *Vospominanija ob I. S. Šmelëve* (Souvenirs d'I. S. Šmelëv), cité d'après « Vstreča », in : *Ibid.*, p. 15.
19. L'effet de sublimation est une notion de psychanalyse qui a été développée dans les travaux de Jacques Lacan (Voir : *L'Éthique de la psychanalyse [1959-1960]*, Seuil, Paris, 1986, 374 p.). L'effet de sublimation consiste en une production des pulsions extrêmement fortes dans le cerveau de l'individu. Ces pulsions contribuent à embellir la réalité : « Elles semblent travailler contre le principe de réalité et contre la préservation de la vie » (Zupančič A., *Esthétique du désir, éthique de la jouissance*, Théâtète, Lecques, 2002, 188 p. URL : <http://mondesfrancophones.com/espaces/psyches/sublimation/>, consulté le 1^{er} juin 2012).
20. Lettre du 15 octobre 1923 : « Ivan Šmelëv: Otrazhenie v zerkale pisem » (Ivan Šmelëv : Reflet dans le miroir de l'œuvre), in : *Naše nasledie*, n° 59-60, p. 126, URL : <http://nasledie-rus.ru/podshivka/6016.php>, consulté le 1^{er} juin 2012.
21. *Idem.*
22. Šmelëv I. S., *Pticy* (Les Oiseaux), in : *Polnoe sobranie sočinenij... [12 vol.]*, *Op. cit.*, vol. 6 : 1923-1924, p. 266.
23. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh*, *Op. cit.*, p. 320.
24. Mann Th., « Préface », in : Chméliov I. [Šmelëv I. S.], *Le Soleil des morts*, traduit du russe par Denis Roche, Éditions des Syrtes, Paris, 2001, p. 7.
25. Lettre d'I. S. Šmelëv à S. V. Potresov du 28 juillet 1933, in : « Vstreča », *Op. cit.*, p. 19.
26. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh*, *Op. cit.*, p. 332.
27. *Ibid.*, p. 281.
28. Cité d'après « Vstreča », *Op. cit.*, p. 20.
29. Avec les années, les écrivains russes ont, certes, été de moins en moins mis à l'écart par leurs confrères français. Des réunions-débats envisagés comme échanges interculturels ont été mis en place à partir de cette période : « L'importance de ces rencontres est sensible à travers leur écho dans la presse de l'émigration russe (*Poslednie Novosti, Vozroždenie, Segodnja, Rossija i Slavjanstvo*) et la presse française (*LaFrance* et *LeMonde*) et par la publication en français d'une série d'auteurs russes. » (Cf. Victoroff T., « L'émigration, lieu de rencontres culturelles : le Studio franco-russe, "tribune libre" des années 1930 », URL : http://russie-europe.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=38#appel2, consulté le 1^{er} juin 2012). La même thèse est mise en évidence par le chercheur canadien Leonid Livak. Dans son article « L'émigration russe et les élites culturelles françaises, 1920-1925. Les débuts d'une collaboration », il remet en cause les idées reçues sur l'isolement de l'émigration russe face aux milieux culturels français dans l'entre-deux-guerres. (Cf. Livak L., « L'émigration russe et les élites culturelles françaises, 1920-1925. Les débuts d'une collaboration », in : *Cahiers du monde russe*, n° 48/1, 2007 pp. 23-44). Le chercheur canadien affirme que l'« indifférence générale des intellectuels français envers les cultures étrangères, encore aggravée par la mode prosoviétique en vigueur dans les milieux littéraires parisiens » du tout début du siècle a cédé la place à la solidarité dans la mesure où, à partir des années 1920, « (...) la littérature française contemporaine se rangeait du côté des émigrés dans leur conflit avec la culture soviétique ». (Cf. Livak L., « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe », in : *Cahiers du monde russe*, n° 43/2-3, 2002, pp. 464 & 467).
30. Tabin J.-P., *Op. cit.*, p. 12.
31. Les pouvoirs soviétiques ont privé, en effet, ces émigrés de leur patrie non seulement sur le plan humain mais également sur le plan administratif et législatif. Les Russes étaient qualifiés « d'apatride » jusqu'en 1922, date de la création du passeport Nansen. Le passeport Nansen est un certificat permettant aux réfugiés apatrides de circuler librement à travers les pays qui l'ont reconnu. Le passeport Nansen a été créé le 5 juillet 1922 à l'initiative de Fridtjof Nansen, premier Haut-commissaire pour les réfugiés de la Société des Nations. Au départ il était destiné aux

réfugiés russes qui ont fui le régime bolchevique et qui ont été destitués de leur nationalité par le décret soviétique du 15 décembre 1922.

32. Šmelëv I. S., *Teni dneĭ* (Les Ombres des jours), in : *Polnoe sobranie sočinenij...* [12 vol], *Op. cit.*, vol. 8, *Op. cit.*, p. 245.

33. *Idem.*

34. Voir la biographie réalisée par la chercheuse russe Nataĭja Solnceva (*Op. cit.*) ou celle de la chercheuse américaine Olga Sorokin, *Moscoviana: the Life and Art of Ivan Shmelyov* (Moscoviana : la vie et l'œuvre d'Ivan Šmelëv), Barbary coast books, Oakland, 1987, 387 p.

35. Mann T., *Op. cit.*, p. 5.

36. *Idem.*

37. Šmelëv I. S. & Bredius-Subbotina O. A., *Roman v pis'max* (Roman sous forme de lettres), vol. 2, Rospën, Moscou, 2003, p. 375.

38. Voir : Bolzman C., *Sociologie de l'exil : une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*, Seismo, Zurich, 1996, p. 31 ; Tabin J.-P., *Op. cit.*, pp. 51-64.

39. Maire Sv., « La recherche de "l'âme slave" chez les émigrés russes de la première vague en France », in : *La Revue russe*, n° 36, 2011, pp. 31-42.

40. Šmelëv I. S., *Rossija* (La Russie), in : *Polnoe sobranie sočinenij...* [12 vol], *Op. cit.*, vol. 7 : 1925-1926, p. 621.

41. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh*, *Op. cit.*, p. 297.

42. Šmelëv I. S., *Dva pis'ma* (Deux lettres), in : *Polnoe sobranie sočinenij...* [12 vol], vol. 6 : 1923-1924, p. 278.

43. *Ibid.*, p. 276.

44. *Ibid.*, p. 280.

45. Abdank-Kossovskij V., « Russkaja immigracija. Itogi za 35 let » (L'Émigration russe : le bilan de 35 années), in : *Vozroždenie*, n° 52, 1956, p. 121.

46. Šmelëv I. S., *V'ezd v Pariž* (L'Entrée à Paris), in : *Polnoe sobranie sočinenij...* [12 vol], vol. 7 : 1925-1926, p. 595.

47. Šmelëv I. S., *Teni dneĭ*, *Op. cit.*, p. 239.

48. Šmelëv I. S., *Na pen'kakh*, *Op. cit.*, p. 340.

49. *Idem.*

50. Šmelëv I. S., *V'ezd v Pariž*, *Op. cit.*, p. 596.

51. Šmelëv I. S., *Pesnja* (La Chanson), in : *Polnoe sobranie sočinenij...* [12 vol], vol. 7 : 1925-1926, p. 552.

52. *Idem.*

53. Cité d'après « *Vstreča* », *Op. cit.*, p. 18.

54. Šmelëv I. S., *Teni dneĭ*, *Op. cit.*, p. 229.

55. *Idem.*

56. *Idem.*

57. *Ibid.*, p. 245.

58. Odoevceva I., *Op. cit.*, p. 75.

59. Teffi N., « *Gorodok* » (Une petite ville), in : *My. Ženskaja proza russkoj emigracii* (Nous. La prose féminine de l'émigration russe), Russkij khristianskij gumanitarnyj institut, Saint-Pétersbourg, 2003 [1927], pp. 122-123.

60. Le contact ne sera rétabli qu'en 1934, après le départ de Sergej Makovskij du journal. Les derniers récits du futur diptyque composé de *Leto Gospodne* et de *Bogomoĭe* sont sortis de nouveau dans le journal *Vozroždenie*.

61. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, beaucoup d'émigrés russes ont oublié pendant un moment leur ressentiment à l'égard de la Russie soviétique pour le déporter sur les nazis. C'est pourquoi la participation de Šmelëv au *Te Deum* (*moleben*), organisés par les Allemands, pour les victimes de Crimée, assassinées par les bolcheviks a provoqué un tollé de colère et d'indignation

au sein de la diaspora. Une véritable campagne anti-Šmelëv a été menée juste après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Les autorités soviétiques ainsi que les milieux de l'émigration pro-soviétiques ont à l'époque accusé l'écrivain d'avoir collaboré avec les nazis. Les justifications de Šmelëv ont motivé une telle accusation, et la protection de Gleb Struve, de Ksenija Denikina et Vladimir Zeeler n'ont pas réussi à mettre fin à la polémique concernant Šmelëv. Après que la radio soviétique eut parlé, le 25 mai 1947, de la collaboration de Šmelëv avec le journal anti-communiste *Russkaja mysl'*, l'écrivain a dû abandonner le rêve de voir ses œuvres publiées un jour en Russie soviétique. C'est ce qui lui causait le plus de peine : amoureux de la Russie jusqu'au bout des ongles, il souffrait beaucoup à l'idée que ses œuvres tombent dans l'oubli.

62. Šmelëv I. S., *Duša rodiny. Sbornik statej. 1924-1950* (L'Âme de la Patrie. Recueil d'articles. 1924-1950), Izdateľstvo russkogo naučnogo instituta, Paris, 1967, p. 17.

63. Un *likhatch* [likhač] est un cocher impétueux, un chauffard.

64. Chméliov I. [Šmelëv I. S.], *Les Voies célestes*, traduit du russe par Hélène Emeryk, actualisée et corrigée par Victor Loupan, Presses de la Renaissance, Paris, 2003, p. 81.

65. *Ibid.*, p. 98.

66. *Ibid.*, p. 24.

67. Il'in I. A., « O t'me i prosvetlenii. Kniga khudožestvennoj kritiki. Bunin-Remizov- Šmelëv » (Sur l'obscurité et l'éclaircissement. Livre de la critique littéraire. Bunin-Remizov- Šmelëv), in : *Polnoe sobranie sočinenij... [12 vol], Op. cit.*, vol. 6 : 1923-1924, p. 385.

68. Kuprin A., « Ivan Sergeevič Šmelëv », in : *Khronika sobytij glazami belogo oficera, pisatelja, žurnalista* (Chronique des événements par un officier de l'armée blanche, écrivain et journaliste), Sobranie, Moscou, 2006, p. 557.

69. Certains de ses compatriotes voient cette fresque moscovite d'un mauvais œil. Georgij Adamovič, poète critique littéraire de renom, reproche à Šmelëv d'être passionné outre mesure, de s'emporter facilement dans les descriptions de l'ancienne Russie. Adamovič a perçu le diptyque de Šmelëv comme une utopie, déformant la représentation de la vie du Zamoskvoreč'e : « En relisant du Šmelëv on a envie de s'exclamer : "Je ne te reconnais pas, Russie !" » Adamovič G., « Šmelëv », in : *Odinočestvo i svoboda* (Solitude et liberté), Azbuka klassika, Saint-Pétersbourg, 2006, p. 75. Or, nous pensons que la justesse dans la reproduction d'une Russie pré-révolutionnaire n'a rien à faire ici. Une fois de plus, le lecteur ne recherche pas un livre documentaliste. Il ne s'agira donc pas d'un espace géographique, mais d'une substance métaphysique.

70. Tabin J.-P., *Op. cit.*, p. 59.

RÉSUMÉS

Célèbre écrivain russe du début du XX^e siècle, Ivan Šmelëv (1873-1950) doit, après les événements d'Octobre 1917, quitter la Russie avec sa femme. Le couple s'installe à Berlin en 1922 puis en France en 1923. Cette émigration forcée marque une nouvelle période dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain. Les biographies consacrées à Šmelëv s'accordent toutes sur un point : sa vie en exil fut extrêmement difficile et dès son arrivée, l'écrivain fut amer vis-à-vis de son pays d'accueil et de ses habitants. En effet, bien qu'il ait vécu un quart de siècle sur sa terre d'accueil, l'écrivain ne s'y intégra jamais vraiment, faisant le choix de rester en marge de la société française. Il reste à comprendre pourquoi Šmelëv n'a jamais pu s'y intégrer. Dans le présent article, je me propose de

tenter de répondre à cette question en me basant sur les textes de l'écrivain. Pour ce faire, je retrace tout d'abord, étape par étape, les raisons qui l'ont poussé à s'installer en France. Ensuite, je me focalise sur l'évolution de ses ressentiments durant son exil. Enfin, dans la dernière partie, je mets en évidence quelques éléments de corrélation entre sa non-intégration dans la société d'accueil et son repli sur lui-même.

INDEX

Mots-clés : émigration, exil, littérature russe

Index chronologique : entre-deux-guerres, XXe siècle

Index géographique : France, Paris, Russie

AUTEUR

SVETLANA MAIRE

Membre de l'équipe de recherche CERCLE, Université de Lorraine (France)